



# Saint Pietro ORSEOLO

Ascendant ☉  
Allié ○

Doge<sup>1</sup> de Venise en 976  
Béatifié en 1027, Canonisé en 1731



Doge Pietro Orseolo I et Dogressa Felicita Malipiero

C'est en 928 que vint au monde Pietro Orseolo (Pierre Urséole). Le pape Léon VI occupait le trône pontifical, et la dignité de doge reposait sur la tête de son aïeul, le bienheureux Orso Participace qui, quatre ans après, devait embrasser la vie monastique. Les archives de Venise gardent un silence absolu sur son père auquel certains auteurs donnent aussi le nom de Pierre. Il semble qu'une vie uniquement consacrée à l'exercice de la prière et des bonnes œuvres puisse expliquer ce silence regrettable, comme aussi l'administration d'une grande fortune et la direction de ces entreprises familiales auxquelles tout vénitien ne pouvait se soustraire sans compromettre l'avenir de sa maison. Mais si aucun écrivain, biographe ou généalogiste, ne nous fournit la moindre donnée sur les auteurs de notre Pierre, tous s'unissent pour exalter leurs qualités et leurs vertus, et témoignent de la parfaite éducation qu'ils s'appliquèrent à donner à l'héritier de leur nom. Il est certain que des maîtres choisis furent bientôt chargés d'aider les efforts de la famille dans la délicate direction de cette intelligence d'élite, si particulièrement éveillée sur les choses de Dieu.

Pierre Orseolo n'avait que quatre ans lors de l'abdication d'Orso Participace allant, sur ses vieux jours, prendre son repos et attendre la mort dans les murs d'un monastère. Cet événement qui émut violemment la ville de Venise, ne fut sûrement pas sans influence sur cette attention enfantine. Aussi Pierre Orseolo eut-il bientôt acquis, à un âge où l'esprit de sagesse est si facilement égaré par les séductions de l'imagination ou par les écarts d'une sensibilité excessive, cette sorte d'intuition des choses divines et humaines que développe si vite dans le jeune chrétien l'habitude de se combattre et de se vaincre. La chronique de Venise nous le montre, dès son enfance, uniquement appliqué à plaire à Dieu.

<sup>1</sup> Premier magistrat de plusieurs républiques italiennes, particulièrement de Venise et de Gênes.

La république de Venise offrait au Xe siècle un spectacle unique, au milieu des agitations de cet Occident dont les moines, les moines seuls, réussissaient à adoucir par degrés, au prix des plus héroïques efforts, les goûts et les mœurs barbares. Partout ailleurs le noble ne quittait pas son gantelet de fer et dormait dans la salle basse à côté de son cheval, pour être plus tôt prêt à la défense du sol. Son devoir était de tenir le glaive, de protéger ses vassaux contre les entreprises des brigands, de regarder toujours à l'horizon, du haut de son château-fort, la poussière des chemins qui aboutissaient à sa manse, à sa bourgade ou à son comté. Une telle existence ne pouvait lui laisser ni les loisirs ni le calme nécessaires aux travaux de l'esprit. Il n'en était pas de même à Venise, colonie chrétienne qui, dès sa fondation, n'avait cessé de respirer la libre et féconde atmosphère de l'Évangile. Protégée contre les périls du dehors par les vagues de l'Adriatique, elle n'avait eu à se défendre que contre des ennemis de passage et contre le voisinage incommode des pirates qui, en obligeant les Vénitiens d'entretenir une flotte pour les châtier, les mit en état de repousser par la suite des ennemis plus dangereux. L'instruction du gentilhomme n'était donc nullement négligée à Venise, même à cette époque reculée, et la noblesse de Venise a montré de tout temps pour les sciences et pour les arts une aptitude et une passion qui les mit très souvent à la tête des hommes de leur temps.

Les heureux parents de Pierre Orséolo ne durent certainement rien négliger pour donner à un tel fils, dont les dispositions naturelles se prêtaient si bien à seconder leurs efforts, toute la somme de connaissances qu'un gentilhomme vénitien pouvait acquérir à cette époque. Mais il importe de ne pas oublier ici que Venise était surtout destinée à devenir une grande puissance maritime, et que ses forces navales étaient l'objet constant de ses préoccupations et de ses études. A cette flotte il fallait des capitaines, des chefs courageux, instruits, toujours prêts à en prendre le commandement sur l'ordre du Sénat, et c'était seulement dans les rangs de l'aristocratie que ce chef, ce capitaine devait être choisi. Il n'est pas douteux que ces études navales, vers lesquelles tout noble vénitien se sentait particulièrement appelé pour l'honneur de son nom et la défense de la patrie, furent poursuivies par Pierre Orséolo avec un entraînement particulier et un rare succès.

Les parents de Pierre Orseolo, ne tardèrent pas à le pousser vers cet état du mariage qui, en ajoutant à la dignité de la vertu celle du chef de famille, ne pouvait qu'augmenter l'influence d'un fils si parfaitement doué. Ils jetèrent les yeux sur une gracieuse et très pure jeune fille dont les qualités aimables et surtout l'admirable piété avaient déjà probablement attiré l'attention et l'estime de Pierre Orséolo lui-même. La pure et gracieuse vierge que la Providence avait destinée à devenir la fidèle compagne de Pierre Orséolo, et qui devait mériter du Ciel les plus abondantes bénédictions et les plus exceptionnelles faveurs, s'appelait Félicie Maripetra [NDRL : *le nom de cette famille fut changé, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en celui de Malipieri*]. Le mariage eut lieu en 946, Pierre Orseolo avait dix-huit ans.

Il serait toutefois bien peu raisonnable d'attribuer à Pierre Orséolo une existence toute cachée dans l'intimité du foyer et dans les pratiques religieuses. En outre qu'il ne lui était pas permis de se désintéresser des affaires publiques vers lesquelles le poussaient des connaissances étendues, une aptitude spéciale et son grand amour pour sa patrie, il n'est pas douteux que le soin de ses affaires et la direction de nombreuses entreprises commerciales n'aient imprimé à sa jeunesse une grande activité. Il dut même obéir mieux que tout autre à cette grande loi du travail, imposée à l'homme par Dieu lui-même et à laquelle la noblesse vénitienne se soumit dès les premiers jours, par nécessité d'abord et bientôt avec une passion toute providentielle. Il est même fort probable que ce besoin d'activité, et le désir de se perfectionner dans l'art de la navigation et de toutes les sciences navales, aient fait prendre dans sa jeunesse à Pierre Orséolo le commandement et la conduite de ses navires vers cet Orient où la mémoire des Orso [NDRL : *ancêtres des Orseolo*] avait de si profondes racines. A en juger par les étonnantes libéralités et les fondations de toutes sortes au moyen desquelles il devait un jour réparer de déplorables ruines et rendre son nom immortel dans les fastes de Venise, le Ciel dut se plaire à bénir toutes ses entreprises et à couronner par l'éclat d'une grande fortune tous les mérites de son serviteur.

A l'âge de vingt ans, Pierre Orséolo allait être appelé à la défense de la République et au commandement de sa flotte, dans une grande expédition contre les corsaires de Narenta. Avides de rapine et de pillage, enhardis sans doute par une impunité qui exaltait leur orgueil et augmentait leur insolence, ces brigands parcouraient en maître toute l'Adriatique; mais leur objectif plus que jamais convoité était toujours cette riche Venise dont ils venaient attaquer et dépouiller les navires jusqu'en face de ses ports et sous les yeux du Sénat indigné. On en était venu à craindre même que ces bandits ne tentassent un coup de main sur la capitale des Lagunes pour la piller et en massacrer les habitants. La défense s'imposait, d'autant plus énergique, acharnée, qu'il ne suffisait pas de repousser l'ennemi, mais qu'il fallait châtier son insolence, le soumettre par la victoire et en délivrer l'État. A cet effet, Venise organisa et arma une flotte de trente-trois vaisseaux de guerre d'une forme nouvelle, aux flancs plus larges, ayant quelque ressemblance avec l'écrevisse de mer et qu'on appela « gombaria ». Au milieu de ces préparatifs de guerre, Pierre Orséolo dut se faire distinguer par son ardeur patriotique et sans doute par des connaissances techniques qui le rendirent très utile dans la construction de ces nouvelles galères de combat et dans l'organisation de la flotte, ce qui expliquerait la confiance remarquable qu'il inspira à ses concitoyens dans une aussi grave circonstance. Quoiqu'il en soit, à un âge où l'on peut être un officier d'avenir mais non un capitaine éprouvé, son activité, ses connaissances navales, son courage et son patriotisme avaient déjà mérité une si grande admiration de la part du Sénat que lorsqu'il fallut choisir le chef de l'expédition, deux noms au lieu d'un furent proclamés dignes par l'assemblée de partager la gloire de la défense de la patrie : Badoer Participace et Pierre Orséolo. Une première expédition ne donna aucun résultat décisif. Les Narentins furent repoussés loin des Lagunes, mais n'en persistèrent pas moins à tenir la mer. Une seconde expédition fut donc reconnue nécessaire; l'ennemi fut attaqué avec une plus grande vigueur, et, malgré sa résistance, les efforts des Vénitiens furent couronnés d'une victoire complète. Ce ne fut qu'après cette seconde victoire, dont la première n'avait été que le prélude, que les pirates se soumirent et renouvelèrent avec le Sénat un pacte d'alliance qui avait, autrefois existé entre eux et les Vénitiens.

Lorsque le doge Pierre Candiano III mourut en 958 après dix-sept ans d'un règne honorable, Venise eut à élire un nouveau doge. Pierre Orséolo avait alors trente ans, et ses vertus, sa charité, son courage et ses aptitudes pour les affaires publiques attiraient certainement les regards de ses concitoyens mais Venise acclama pour doge, sous le nom de Pierre Candiano IV, le fils du doge défunt, celui qui avait eu par le passé une conduite inqualifiable et qu'elle avait juré de ne jamais souffrir sur le sol de la patrie. Un pareil choix dut attrister profondément le cœur si droit et si chevaleresque de Pierre Orséolo, et il était évident, d'autre part, que cette élévation d'un mauvais prince sur le trône ducal devait tôt ou tard avoir au dedans de fatales conséquences. Mais la situation particulière du glorieux vainqueur des pirates Narentins lui imposait plus qu'à tout autre le devoir d'une grande réserve.

Les premières années du règne de Candiano IV semblèrent donner raison à ceux qui avaient espéré que la possession du pouvoir apaiserait les passions violentes et les ambitieuses fureurs de cette nature indomptable. Elles furent, en effet, convenablement employées aux occupations absorbantes d'une sage administration et à la défense consciencieuse des intérêts publics. Dès son élévation au trône ducal Candiano IV parut se montrer jaloux de s'entourer des conseillers les plus sages et les plus instruits et une signature apposée au bas d'un édit très important du mois de juin 960 montre que Pierre Orséolo fut un des premiers choisis pour faire partie de ce conseil privé ou intime du prince. De plus, Candiano IV, voulant témoigner devant le peuple et le Sénat l'estime toute particulière que lui inspirait un si précieux conseiller, le choisit-il comme ambassadeur auprès de l'empereur Othon Ier, en l'associant à son propre frère Vital dans une négociation fort délicate qui se termina par la signature à Rome d'un nouveau traité à l'entière satisfaction des Vénitiens. Nous retrouvons encore, en 971, Pierre Orséolo signant un décret inspiré par le plus pur patriotisme chrétien.

Cependant, dépouillant toute dissimulation devant ce peuple qui après l'avoir proscrit l'avait choisi pour maître, et qui n'osait ou ne voulait pas se déjuger en reconnaissant trop tôt qu'il s'était donné un tyran, Pierre Candiano IV perdait chaque jour la faveur de ses sujets, sourdement indignés de ses audaces et exaspérés de ses rigueurs. Dans les premiers jours du mois d'août 976 une foule immense entoure le palais ducal et demande la déchéance et l'abdication de Candiano. La garde lombarde repousse vigoureusement cette manifestation populaire que le tyran furieux espère étouffer par la force. Le tumulte s'accroît à raison de la résistance ; on assiège le palais, mais les défenses des assiégés font craindre aux assiégeants l'insuccès de l'entreprise. L'exaspération est à son comble et pousse les Vénitiens à recourir aux moyens les plus extrêmes. Le fer est reconnu impuissant, mais il est un élément contre lequel rien ne résiste ; après en avoir appelé aux armes, Venise en fureur en appelle à l'incendie. Au milieu d'un tumulte indescriptible les torches s'allument et des brandons sont jetés sur les habitations qui entourent le palais. Une des maisons sur lesquelles on compte le plus pour communiquer l'incendie au repaire du tyran fait partie des nombreux immeubles qui appartiennent à Pierre Orseolo. Bientôt les flammes toujours grandissantes dont se joue le souffle de la tempête vont dévorer l'église de Saint-Marc, deux autres églises et plus de trois cents maisons.

Cependant Candiano ne voit bientôt plus de salut que dans la fuite. Tout brûle autour de lui. Déjà presque suffoqué par l'embrasement de l'atmosphère et l'épaisse fumée de cet immense foyer, il se précipite, éperdu, vers une issue secrète qui donnait sur une place intérieure de l'église de Saint-Marc. Du premier coup d'œil sur le seuil même de ce palais d'où semblait le chasser l'ange du châtement, il peut se rendre compte de l'imminence du péril. Massés devant lui, les armes à la main et prêts à l'assaillir, une foule compacte de citoyens du peuple et de la noblesse, parmi lesquels il reconnaît des membres de sa propre famille, s'offrent à ses regards. Toute illusion, toute espérance l'abandonne; c'est bien sa mort qu'on a juré. Pâle, tremblant, il essaie de les toucher mais on l'écoute à peine ; le groupe de soldats lombards qui entoure le doge est bientôt mis hors de combat et Candiano tombe percé de coups. Dans le silence de la demeure paternelle, très distante du théâtre du drame, Pierre Orseolo suivit de loin toutes les périodes de cette épouvantable journée.

Le 12 août 976, les électeurs ayant droit de suffrage se réunirent dans l'église cathédrale de Saint-Pierre del Castello d'Olivolo. Comme pour l'élection de son premier doge Paul-Luc Anafeste, et plus tard, en 1071, pour celle de Dominique Silvio, Venise eut certainement imposé sa volonté au corps électoral si un accord parfait n'eut existé entre les électeurs et le peuple. Au dehors, la foule massée devant la cathédrale ne cesse de crier qu'elle veut Pierre Orseolo pour doge: au dedans, pas une opposition, pas une compétition ne s'élève et ne vient protester contre la voix publique. Le corps électoral tout entier acclame l'homme juste, l'humble chrétien impuissant à se dérober à l'enthousiasme général, et cette élection, d'après tous les historiens, se fit avec un incroyable consentement de tous, avec l'accord le plus unanime et le plus touchant. Pierre Orseolo refusa la couronne qui lui était déferée, et l'humble simplicité qu'il mit à son refus, en témoignant de la sincérité de ses sentiments, ne fit qu'accroître l'admiration de tous pour un si noble caractère. Venise n'en fut que plus obstinée dans son choix et plus irrévocable dans sa volonté. Elle n'en acclama que plus fort l'homme pieux dont elle appréciait davantage le parfait désintéressement. Pour vaincre la résistance du nouvel élu, on lui expose des considérations d'intérêt public qui ne peuvent le trouver inflexible ou indifférent et Pierre Orseolo se laissa enfin fléchir.

Pierre Orseolo avait toujours compris et pratiqué cette grande vérité, que pour reformer le peuple et asseoir dans l'État l'amour de la paix et de la justice il est absolument nécessaire que les grands devançant la foule dans la voie du devoir, en affirmant sincèrement, pratiquement, publiquement, entièrement, cette soumission aux lois divines et humaines qui est la base de toute société qui veut atteindre la fin en vue de laquelle elle a été fondée. La catastrophe qui venait de faire du palais ducal un monceau de cendres, et l'impression profonde qui agitait encore les esprits au lendemain d'aussi terribles événements, épargnèrent à Pierre Orseolo les démonstrations toujours

théâtrales d'une solennelle installation. Aussi bien Pierre Orséolo n'eut pas à changer de demeure, et le séjour obligatoire dans une résidence princière ne vint pas contrarier ses goûts ni le distraire de son recueillement habituel. En vue de ses successeurs et pour l'honneur de la patrie, il décida aussitôt la reconstruction du palais ducal, mais il n'en regretta pas la perte pour lui-même; et on le vit, doge sans palais, ne changeant rien à ses habitudes modestes, établir le siège de son gouvernement dans sa propre maison paternelle, située de l'autre cote du canal, près de l'église de Saint-Jacques et de Saint-Philippe.

Le premier acte de Pierre Orséolo fut d'exiger de Venise coupable comme une sorte de confession publique ou d'expiation nationale, qui put être aussi considérée comme une protestation personnelle contre le meurtre de Candiano. Cette mesure inspirée à la fois par un sentiment religieux de réparation et par une sage politique, était de nature à lui attirer le concours de tous les citoyens honnêtes, à un moment surtout où le parti tombé se trouvait réduit à une simple coterie sans influence et sans chef.

Pierre Orséolo se trouva également, dès les premiers jours de son règne, en présence de graves difficultés suscitées par les membres de la famille Candiano, dont le crédit auprès de l'empereur pouvait engager celui-ci dans une politique violente, pleine de périls pour la République. A tous les outrages et à toutes les calomnies organisés par les Candiano, Pierre Orséolo n'opposa que sa douceur habituelle et cette parfaite égalité d'âme qui est le partage des saints. On le vit user de la même indulgence vis-à-vis des misérables qui osèrent attenter à sa vie. Ses ennemis ne reculèrent pas, en effet, devant le crime, et il ne fallut rien moins qu'une protection merveilleuse de la Providence pour déjouer leurs complots et le sauver de leurs mains.

Pierre Orséolo avait compris depuis longtemps que les institutions politiques de sa patrie ne pouvaient donner de bons fruits qu'à la condition d'obtenir de tous les citoyens, par des moyens moraux de persuasion et par l'exemple d'une grande modération de la part du parti vainqueur vis-à-vis du parti vaincu, sinon une complète adhésion, et la direction donnée aux affaires par le nouveau doge, du moins une soumission et un respect qui assurassent à celui-ci l'exercice du pouvoir et à Venise la liberté et la paix. Tous ses efforts se portèrent, en conséquence, vers la grande œuvre de la réconciliation des partis. Aidé en cela par sainte Adélaïde, mère de l'empereur, il trouva une solution acceptée par la cour d'Allemagne et considérée par les ennemis d'Orséolo que comme une sorte de défaite, puisqu'elle impliquait de la part de l'empereur et de l'impératrice, sinon une reconnaissance formelle du gouvernement de Venise, du moins un complet renoncement à toutes poursuites et représailles contre le parti national et contre les meurtriers de Candiano. Orséolo sut faire partager et approuver toutes les sages déterminations par le Sénat qui, pour subvenir au paiement des indemnités dues, décida à l'unanimité que les citoyens de Venise qui n'avaient pas encore acquitté le dixième ou la dime de leurs rentes étaient tenus de s'en libérer sans retard, vu le cas d'extrême nécessité dans lequel se trouvait la République.

Mais en même temps qu'il rendait au Seigneur et au glorieux patron de la République [*saint Marc*] la réparation qu'imposait à son zèle religieux et patriotique le dévorant incendie de 976 [*en reconstruisant la basilique Saint-Marc*], il voulut sanctifier tous les lieux qui avaient servi de principal théâtre au drame sanglant du 12 août. Attenant aux ruines du palais ducal et à l'église nouvelle, un autre amas de cendres recouvrait remplacement de sa maison, premier foyer de l'incendie dont les flammes avaient pu seules avoir raison de l'aveugle obstination de Candiano. Notre saint doge résolut de consacrer cet immeuble qui avait servi au crime à une œuvre de miséricorde et fit donc construire, toujours à ses frais, sur les ruines de sa maison incendiée, un hospice qui devait être une dépendance de la nouvelle église et auquel il donna le nom de «Spedaletto di S.Marco». Cet hospice était destiné à servir d'hôtellerie et de lieu de refuge à tous les pèlerins, et notre saint doge pourvut cet établissement de biens et de revenus suffisants pour subvenir à tous leurs besoins pendant leur séjour à Venise. En même temps ou peu après, il construisit l'aile du palais ducal, contiguë à la basilique et qui communiquait avec elle au moyen d'une chapelle supérieure à l'usage du doge. Orséolo habitait, en effet, le palais lors, de sa fuite de Venise, et nous savons

même qu'il y avait fait construire à son usage une grotte artificielle où il aimait à se retirer pour s'y livrer à la prière et à la méditation. Il est fort probable qu'Orséolo ne quitta sa propre maison pour venir habiter cette aile du palais qu'après l'achèvement de l'église, dont la disposition et la convenance devaient lui rendre plus facile l'exercice de ses pratiques religieuses et surtout sa présence quotidienne à la récitation des offices avec les chanoines de Saint-Marc.

Toutes ces grandes entreprises de constructions monumentales et de fondations pieuses, marchant de pair avec tous les travaux qu'impose à un chef de gouvernement la conduite des affaires publiques, ne pouvaient distraire notre saint doge de cet amour pour les pauvres et les souffrants qui sera toujours le signe distinctif des belles âmes. La charité d'Orséolo, constamment entretenue par cette compassion singulière qui est le propre des saints et qui les identifie avec toutes les douleurs, toutes les misères de l'humanité, ne pouvait se résigner à l'inaction. Après le clergé et les ordres religieux dont il se montrait en toute occasion le fidèle protecteur, il avait un soin tout particulier des veuves, des orphelins et des infirmes, piégeant leurs intérêts avec un singulier dévouement, et leur prodiguant avec ses conseils ses plus tendres consolations. Mais c'est peut être auprès des pauvres malades qu'Orséolo laissait déborder avec l'entraînement le plus remarquable et le plus touchant son immense compassion et sa sollicitude toute paternelle. Incapable de résister à l'attrait ou à l'inspiration qui le poussait vers ces malheureux, alors sans doute que ses secours, ses conseils ou ses consolations lui paraissaient nécessaires ou utiles, il quittait furtivement sa couche durant la nuit, prenait un humble travestissement pour n'être pas reconnu et passait le temps du sommeil auprès des malades et des mourants. Ces visites nocturnes ne purent pas rester secrètes. Notre saint doge fut plusieurs fois surpris par les gardes de nuit, qui se virent d'abord dans l'obligation de constater son identité et apprirent ainsi à le reconnaître dans la suite. Nos biographes nous le représentent pendant ces tournées de nuit, touchant de ses mains les diverses parties du corps du pauvre malade, soit pour se rendre compte du siège du mal, soit encore pour constater l'état de fièvre plus ou moins intense du patient. Il lui faisait ensuite une largo aumône et, suivant la nécessité, ajoutait à ses libéralités les objets mobiliers qui faisaient défaut dans son pauvre logis, et les ustensiles de ménage nécessaires à la préparation des remèdes ou des aliments. Retenu forcément dans son palais par d'impérieuses obligations, la pensée de ses chers malades ne cessait d'obséder ce cœur dévoré de charité, et ne pouvant se rendre lui-même auprès d'eux, il chargeait alors quelqu'un de ses familiers ou de ses intimes de les visiter à sa place et de leur remettre les secours qu'il leur destinait. Notre saint doge en agissait de même envers les saints dont il ne pouvait aller visiter lui-même le tombeau ou les reliques, et députait auprès d'eux, pour leur rendre hommage et leur apporter ses présents, quelque personnage de sa famille ou de son entourage.

Cependant une prospérité rapide autant qu'inespérée se répandait sur Venise de plus en plus charmée et séduite par les vertus de son souverain. Soumise et confiante, quelques mois semblèrent suffire pour lui faire retrouver cette tranquillité laborieuse qui fait la richesse et le bonheur des États. Mais la vie des princes est souvent troublée par des événements politiques, des difficultés internationales, des complications pleines de péril pour les intérêts ou la dignité de l'État, qui exigent de leur part de profondes études, une sagesse éclairée, une prudence sans faiblesse, une fermeté sans témérité. Le règne de notre saint doge allait fournir une nouvelle preuve de cette vérité et c'est l'Istrie qui allait être l'occasion et le foyer d'un différend qui, plus qu'en toute autre circonstance, pouvait devenir le prétexte d'un conflit désastreux entre l'Empire et la République. Sous le dogat de Candiano II, Winther, marquis d'Istrie, exigeait arbitrairement des Vénitiens les impôts les plus vexatoires. Indigné de voir ses sujets ainsi maltraités, Candiano II riposta fièrement à ces mesures injustes et provocatrice par un décret interdisant à l'avenir toute relation commerciale entre les deux pays. Une année ne s'était pas écoulée, et les Istriens demandaient grâce. Candiano II consentit à lever la défense; mais il exigea qu'un traité fut conclu par lequel les droits et les intérêts des Vénitiens seraient formellement reconnus et garantis. Winther se rendit en personne à Rialto, et, forcé d'accepter les conditions du doge quelque dures

qu'elles soient, il signa, le 12 novembre 933, un acte qui était une amende honorable des plus explicites. Cette situation de l'Istrie ne pouvait qu'attirer la jalouse attention des empereurs d'Allemagne devenus les maîtres de l'Italie. Comme il arrive toujours en de telles situations, l'Istrie devait se trouver alors divisée en deux partis : le parti vénitien et le parti italien. Mais le traité de 933, déposé dans les archives du palais ducal, avait été détruit comme tant d'autres dans l'incendie de 976 et les Istriens osèrent se considérer comme dégagés et libres de se livrer à leurs anciens agissements, puisque leur engagement par écrit ne pouvait plus leur être opposé et qu'aucune sanction pénale ne pouvait leur être appliquée. Poussant l'arbitraire et la déloyauté jusqu'à la plus extrême limite, ils ne reculèrent pas devant la fermeture de leurs ports aux navires vénitiens, en exigeant des droits d'entrée excessifs. Les principaux chroniqueurs et historiens, tout en ne précisant pas la nature des négociations qui réglèrent ces graves difficultés à l'honneur de la République, ne font aucune mention d'une guerre entre les Istriens et les Vénitiens. Tout donne à croire, en effet, que cette haute vertu de prudence et ce don d'apaisement dont le Ciel avait doué notre saint doge furent les seules armes dont il se servit pour conjurer le péril et triompher de la malice et des complots de ses ennemis. Un nouveau traité fut donc conclu et signé le 12 octobre 977, et ses clauses et conditions, plus favorables encore aux Vénitiens que celles du traité de 933, nous montrent notre doge infligeant à l'Allemagne un échec d'autant plus humiliant que les Istriens s'obligèrent expressément à la rigoureuse exécution de ce traité « sans avoir égard aux ordres de l'empereur ». Othon II est bien nommé en tête du protocole comme *seigneur et souverain de l'Istrie*, mais cette souveraineté n'en demeurait pas moins purement nominale et l'Istrie se trouva en 977 vis-à-vis de l'empereur d'Allemagne, ce qu'elle était en 933 vis-à-vis du roi d'Italie. Les relations de Venise avec l'Istrie continuèrent comme par le passé, et cette province, de plus en plus séduite par l'imposante dignité et la politique loyale d'Orséolo, accepta chaque jour davantage l'influence de ses riches et puissants voisins, malgré tous les efforts d'Othon II qui ne cessa toutefois de machiner mille intrigues pour détacher cette province de toute influence vénitienne. Pierre Orséolo venait de préparer les voies à cette « annexion » de l'Istrie qui devait être, vingt ans plus tard, une des gloires de son fils.

Au milieu de tous ses succès, dont les légitimes satisfactions inspirent généralement aux grands de la terre un violent amour pour leur haute situation et pour la gloire qu'ils en retirent, nous voyons au contraire Pierre Orséolo se laisser envahir par une grande lassitude des choses d'ici-bas et par un dégoût toujours plus profond des grandeurs humaines. Or, en ce temps-là, non loin de l'embouchure de la Piave, dans un lieu solitaire voisin des ruines d'Héraclée, dédié à saint Erasme et appelé *Torre di Caligo* vivait depuis un certain nombre d'années un ermite du nom de Marin, très probablement originaire de Ravenne, et jouissant dans ces contrées d'une grande réputation de sainteté. Un événement qui dut être fort remarqué ne fit qu'accroître la vénération dont il était l'objet. Dans le courant de l'année 975, il fut rejoint dans son ermitage par un jeune religieux de Saint-Benoit qui avait obtenu de quitter le monastère de Classe ou de Saint-Apollinaire, voisin de Ravenne, pour travailler plus efficacement à l'œuvre de son salut. C'était saint Romuald, qui devait devenir plus tard l'illustre fondateur des Camaldules. Les patriciens de Venise, dont plusieurs souhaitaient peut-être pour eux-mêmes le courage du même héroïsme, la grâce de la même vocation, ne restèrent pas insensibles à l'attrait d'un semblable voisinage. Pierre Orséolo fut sans doute un des premiers à visiter nos anachorètes dans leur solitude de Saint-Erasme ou de Murano, et ceux-ci, dans leurs courts séjours à Venise, usèrent certainement de l'hospitalité d'Orséolo qui leur voua, dès les premiers jours, la plus grande vénération et la plus confiante intimité. Devenu doge, et comparant son existence toujours agitée à ces existences mortifiées, indépendantes et paisibles, il aimait à puiser dans la salutaire influence de ses chers ermites cette force calme et confiante dont les princes ont tant besoin dans l'accomplissement de leur difficile mission. Pierre Orséolo se sentait entraîné vers la vie parfaite, et il écoutait avidement cet appel de Dieu qui domine tous les tumultes des sens et tous les vains bruits d'ici-bas. Ne doutant plus de sa vocation malgré les obstacles qui semblaient lui en barrer le chemin, il ne demandait au Ciel, dans ces ardentes prières, que de lui faire connaître les moyens d'accomplir sa volonté.

Certainement, dans son empressement à quitter le monde, à abdiquer le pouvoir et à se consacrer à Dieu, il pensa tout d'abord à demander à Marin et à Romuald de le recevoir dans leur solitude. Mais Pierre Orséolo ne pouvait songer qu'à fuir secrètement sa patrie et à se retirer dans un monastère lointain où l'amour de ses sujets ne pourrait l'atteindre pour le ramener sur le trône ducal. L'occasion ne pouvait venir que du Ciel dont elle devait être la manifestation éclatante. Notre saint doge l'attendit avec confiance.

En ce temps-là, probablement vers les derniers jours de février de l'année 978, l'abbé d'un grand monastère situé dans la Marche Hispanique, au pied du mont Canigou, dans la province du Roussillon, prenait son bâton de pèlerin dans l'intention d'aller rendre ses hommages au pape Benoît VII, alors régnant, et de visiter les basiliques et sanctuaires de la ville éternelle. Il se nommait Guarin (Warinus), grande et sainte figure longtemps restée dans l'ombre et bien digne pourtant d'occuper une des premières places dans la galerie des personnages les plus remarquables de cette époque reculée. Guarin fut certainement un de ces premiers réformateurs de l'ordre monastique qui, au Xe siècle, répandirent, à la suite de saint Odon, cette flamme envahissante dont le rayonnement gagna bientôt la Gaule entière et jusqu'en Italie. Installé en 967 sur le siège abbatial du monastère de Saint-Michel de Cuxa, il était le saint moine que Dieu s'était choisi pour être l'expression de sa volonté auprès d'Orséolo, pour l'enlever au monde et à sa patrie, et le transporter sous les regards émus des anges et des hommes, comme un dépôt précieux, au milieu des montagnes et des forêts de nos vieilles Pyrénées. Dans les premiers jours de mars, il se trouvait de passage à Carcassonne où il rehaussait par sa présence l'éclat d'une imposante et touchante cérémonie, celle de la translation solennelle du corps de saint Hilaire, second évêque de cette ville. Poursuivant son voyage à travers la Provence et la Lomhardie, on doit croire qu'un attrait irrésistible, une force surnaturelle le poussait vers la ville de saint Marc. Dès son arrivée à Venise, Guarin s'occupa de chercher un asile convenable où il pût se reposer des fatigues d'un aussi long voyage et trouver le nécessaire à la vie. Pendant que notre saint abbé cherchait pour ses membres fatigués un lieu de réfection et de repos, Pierre Orséolo semblait attendre au fond du palais ducal, dans la méditation et la prière, l'homme providentiel de qui il espérait une sure retraite pour son âme fatiguée des grandeurs et avide de solitude. Le doge de Venise et l'humble pèlerin allaient se rencontrer, et l'un et l'autre allaient se reconnaître comme deux créatures destinées à se servir mutuellement d'instrument pour la plus grande gloire de Dieu et de son Église. Guarin se rendit au palais du Doge pour y être hébergé et y rencontra Pierre Orseolo qui, avec une sympathie et un intérêt croissants, le questionne sur son pays, sur le monastère de Cuxa que Guarin lui dépeint avec amour, sur ses projets et sur le but principal de son voyage en Italie, et tandis que le doge, à mesure que l'entretien prend un caractère plus confiant, admire de plus en plus la sagesse des réponses de Guarin, la prudence, la science et l'éminence des vertus du moine, le moine, de son côté, contemple la beauté de l'âme d'Orséolo et s'abandonne, malgré la réserve de ses dehors, au charme puissant qui le séduit et qui l'attire vers le prince hospitalier.

La nuit qui suivit ce premier entretien d'Orséolo avec l'abbé de Saint-Michel de Cuxa fut sans doute pour notre saint doge une de ces nuits de prières dont Dieu seul connaît les secrets. Dès le lendemain Orséolo appella Guarin auprès de lui. En le prenant pour conseil et pour juge, il tient à l'instruire d'abord des épouvantables événements qui ont précédé son élévation au dogat et de tous les troubles, de tous les scrupules dont cet affreux souvenir, toujours présent devant ses yeux, a été pour lui l'occasion inéluctable. Il ne cache point à Guarin que, dans l'esprit de ses ennemis et des partisans de la famille Candiano, une fausse opinion l'accuse d'avoir préparé son élévation par la chute du tyran. Notre saint doge raconta ensuite à Guarin toutes ses répugnances à accepter le pouvoir où l'avait appelé la volonté persistante du peuple, ses longs refus et enfin les motifs qui l'avaient décidé à se soumettre. Il n'avait vu dans le gouvernement qu'une grande œuvre de charité, un service à rendre à sa malheureuse patrie, un exercice de dilection que Dieu lui imposait et auquel, devant l'insistance de ses concitoyens, il n'avait pas cru pouvoir se



soustraire. Enfin, déposant dans le cœur de Guarin le secret le plus intime de son âme, il lui découvre son dégoût toujours croissant des choses de la terre, ses aspirations vers une vie plus parfaite, l'attrait irrésistible qui le pousse vers la solitude; il lui révèle sa sainte intimité avec les solitaires de Murauo et lui confesse le projet qu'il avait d'abord conçu de fuir le pouvoir et de quitter le monde pour aller se joindre à Romuald et à Marin. En entendant discourir notre saint doge avec une si grande sagesse et une vue aussi haute des choses spirituelles, Guarin ne douta plus de la volonté de Dieu et pleinement convaincu de la vocation d'Orséolo, laissa alors tomber de son cœur et de ses lèvres ces paroles décisives : « Puisque vous aspirez à la perfection, dites adieu au monde, et hâtez-vous d'aller servir Dieu dans la solitude. » Dieu, dans ses desseins sur son grand serviteur Romuald, ménageait à notre saint doge une consolation plus grande encore. Nos deux solitaires, importunés sans doute par le voisinage de la grande ville et désireux d'une retraite plus profonde et moins accessible, se sentirent eux-mêmes comme entraînés, à la suite d'Orséolo, vers nos solitudes pyrénéennes, vers cette contrée de Cuxa dont le site semblait devoir si bien se prêter à la vie contemplative. Romuald et Marin, à la grande joie de Guarin qui ne savait comment remercier le Ciel de tant de faveurs inespérées, se décidèrent à accompagner leur ami dans sa fuite.

En vue de sa fuite prochaine, Orséolo devait surtout tenir à ce que l'élection du nouveau doge ne revêtît pas ce caractère de lutte et de rivalités intestines qui trouble et ébranle toujours les États. Dans sa pensée et pour assurer cet apaisement des esprits dont il importait avant tout de fortifier les garanties, son choix s'était déjà certainement fixé sur le propre frère de Candiano IV, Vital Candiano, dont l'élévation au dogat, tout en offrant au parti national toutes les assurances que donnent une réelle vertu et une parfaite modération, avait l'avantage de pouvoir paraître aux autres comme une réparation de justice librement consentie à la famille dont ils semblaient regretter l'influence souveraine. L'élection de Vital Candiano, en ne compromettant nullement les intérêts actuels et l'avenir de la République, devait avoir aussi pour résultat de donner satisfaction à la susceptibilité de l'empereur Othon, à qui le nouveau doge se hâta, en effet, d'envoyer son neveu, le patriarche Vital, pour obtenir de l'empereur sa complète réconciliation avec les Vénitiens. Dieu voulut ainsi qu'en quittant le pouvoir Orséolo n'emportât pas le regret de laisser sa chère Venise dans quelque embarras sérieux, dont le souvenir importun aurait pu le suivre comme un reproche ou un remords dans sa solitude monastique.

Ses devoirs de chef de famille durent aussi imposer à Orséolo des dispositions d'ordre privé non moins importantes au point de vue de sa conscience et de la satisfaction de son cœur. A la veille de quitter pour toujours le foyer domestique, il n'est pas douteux qu'il ne mit autant de soins au règlement de ses affaires particulières qu'il en mettait à régler les affaires publiques. Que de conseils, d'exhortations et de précieux enseignements ne dut-il pas prodiguer à ce fils bien-aimé en qui devaient revivre après lui toutes les vertus de sa race, tous les dévouements du citoyen, tout l'héroïsme du patricien jaloux de servir sa patrie et de contribuer à sa gloire et à son repos. Que de fois aussi notre saint doge ne dut-il pas fixer ses regards attendris sur sa fidèle et noble compagne! Certes, il savait jusqu'où pouvait aller sa vertu; il connaissait toute la beauté de cette âme déjà si détachée de toute affection naturelle et toujours disposée au sacrifice; mais il se rendait compte aussi du vide immense que son abandon allait imposer à ce cœur délicat, habitué depuis si longtemps à trouver auprès du sien force, consolation et conseil. Et pourtant voulut-il sans doute recevoir de sa bouche un nouvel acquiescement, une déclaration formelle de soumission à la volonté de Dieu. Comment cette déclaration fut-elle demandée? Comment fut-elle donnée? Nul ne le sait ...

Le départ fut fixé au 1er septembre qui, cette année-là, tombait un dimanche. Après s'être déguisé en personne d'une humble condition, Orséolo monta dans une embarcation avec les deux gentilshommes, ses parents, et les trois moines Guarin, Romuald et Marin. La barque glissa dans la nuit, et poussée par les bras vigoureux des deux fidèles serviteurs, confidents discrets de leur maître, elle se dirigea en toute hâte vers un lieu appelé *Gambararia*, où se trouvait le couvent de

Saint-Hitaire, à huit milles de Venise et à douze milles de Padoue. C'est dans ce monastère, fondé vers l'an 819, par l'illustre Ange Participace et dépendant du domaine vénitien bien que situé le long de la Brenta, que la pieuse caravane devait entendre la messe avant de s'engager dans son long et pénible voyage. La fuite du doge fut connue à Venise beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré. Aussitôt le peuple tout entier s'émeut et on n'entend de tous côtés que cris, sanglots et lamentations.

Chacun exprime à sa façon son désespoir et son douloureux enthousiasme pour ce prince bien-aimé dont la perte les laisse tous orphelins. Sans doute les images dont se servent nos biographes pour peindre cette désolation universelle tiennent plutôt à la rhétorique de l'époque qu'à l'histoire; mais, tout en négligeant cette exubérance de forme que le tempérament vénitien pourrait expliquer, il n'en est pas moins vrai que cette page oratoire rend fidèlement les sentiments de douleur et de regrets qu'à cette terrifiante nouvelle, éclatèrent de toutes parts dans la ville de saint Marc.

**Ce texte est composé d'extraits du livre de H. Tola de Bordas : Saint Pierre Orséolo, doge de Venise puis bénédictin du monastère de Saint-Michel de Cuxa en Roussillon (Conflent) : sa vie et son temps (928-987).**



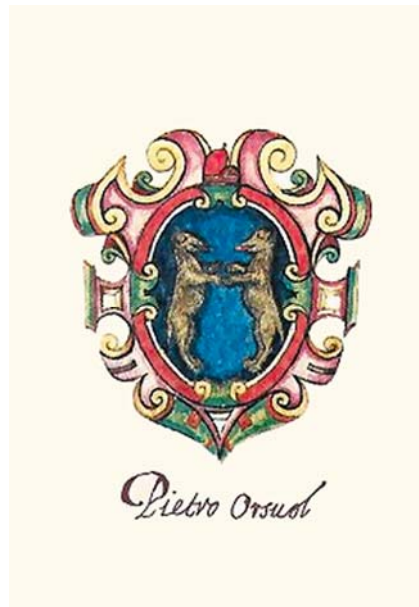
Pierre Orsoléo se rendit directement à Saint-Michel-de-Cuxa, où il finit ses jours, sous l'habit des bénédictins. Il mourut en 987 en odeur de sainteté.



En 1027 Pietro Orseolo fut proclamé bienheureux par l'église de Rome et son corps fut porté à l'intérieur de l'église de Cuxa. Sa dépouille fut souvent déplacée jusqu'au 6 décembre 1644 lorsque ses ossements furent enfermés dans une caisse de bois dorée sur autel dédié à San Romualdo et

sur lequel son nom fut ajouté. En 1731 il fut proclamé saint par l'Église et Venise demanda à avoir une relique du doge sanctifié: trois morceaux d'os de la jambe gauche furent expédiés qui arrivèrent à Venise en 1732. Le 7 janvier 1733, les reliques furent déposées, dans la basilique de Saint-Marc, dans une urne d'argent. Le 7 février 1732 une somptueuse cérémonie se déroula et Farinelli chanta lors de la messe. Depuis cette date, le sénat institua une messe en présence du doge, tous les 14 janvier, au cours de laquelle les reliques de San Pietro Orseolo devaient être exposées. En 1790, pendant la période de la révolution française, par crainte de sacrilèges, le dernier abbé de Cuxa emmena le reste des reliques dans l'église de Saint-Pierre de Prades.

Son portrait est conservé dans l'église de l'Assomption à proximité de la Ca' di Dio à Venise, il existe aussi une mosaïque du XIII<sup>e</sup> siècle-XIV<sup>e</sup> siècle dans la chapelle du baptistère de la basilique de Saint-Marc qui le représente habillé en moine avec le bonnet ducale à la main. Sur son portrait, dans la galerie des doges du palais ducal, une auréole fut ajoutée à son portrait après sa canonisation. Sa femme Felicita ne fut pas béatifiée par l'Église mais elle figure dans une liste des biens heureux vénitiens.



Père de Pietro II, père d'Ottone, père de Froila, mère d'Ernst von Babenberg, père de Léopold II, père de Léopold III, père de Judith, mère de Boniface de Montferrat, père de Guillaume VI, père de Béatrix, mère de Jean de Châtillon-en-Bazois, père de Marguerite, mère de Louis de Toucy, père d'Alix, mère d'Etienne d'Anglure, père d'Antoine, père de François, père de Jacques, père de Catherine, mère d'Adrien de Trestondans, père de Claude, mère de Marie-Gabrielle, mère de Marie-Françoise de Poutier, mère d'Elisabeth de Scoraille, mère de Marie Marthe de Berbis de Rancy, mère de Marie-Jeanne Chifflet d'Orchamps, mère de Victoire Bocquet de Courbouzon, mère d'Adèle Le Bas de Girangy, mère de Marie-Eugénie Garnier de Falletans, mère de Maurice O'Mahony, père d'Yvonne, mère de Monique Bougrain, mère de Dominique Barbier.